

« Présentation »

Claude-Marie Gagnon et Sylvie Provost

Études littéraires, vol. 15, n° 2, 1982, p. 127-132.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500570ar>

DOI: 10.7202/500570ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PRÉSENTATION

claire-marie gagnon, sylvie provost

Qu'est-ce que la littérature ? Jean-Paul Sartre en faisait le titre d'un livre, tout en constatant qu'« [...] on n'est pas écrivain pour avoir choisi de dire certaines choses, mais pour avoir choisi de les dire d'une certaine façon ¹ ». De même, pourrait-on tracer une frontière entre le/la consommateur/rice et le/la lecteur/rice, l'un/e ayant choisi de lire certains ouvrages et l'autre de les lire d'une certaine façon. Les manuels et anthologies, ouvrages indispensables de l'institution littéraire, ne font pas que nous préciser au fil des âges ce qu'il convient de lire. Ils insistent davantage sur l'optique à adopter — le fameux regard critique ! — et précisent dans quel moule nous devons couler cette remarquable vertu : le numéro de décembre 1981 de la revue *Études littéraires*, par ses analyses des travaux scolaires inscrits dans les cahiers de l'Académie Saint-Denys au Petit Séminaire de Québec, en est un témoin éloquent.

Les structures de la culture dite « lettrée » ont fait de la littérature un idéal, un miroir où se reflètent des connaissances, des croyances et des traditions originales. Les ouvrages appartenant à une certaine catégorie aux contours vaguement esquissés sont rejetés, refoulés dans cette *cloaca maxima* que l'appareil d'enseignement tente présentement de réhabiliter en lui assignant le nom de « paralittérature ».

La littérature se départit alors de son caractère sacralisant pour être considérée plus prosaïquement comme un objet de consommation. Car une certaine frange littéraire, qui va du burlesque au religieux en passant par le best-seller, se caractérise de prime abord par la prédominance de l'esprit mercantile. Écrivains/es et éditeurs/es ont un but avoué : plaire et, surtout, vendre au plus grand nombre. Mais que savons-nous des aspects protéiformes de cette production ? Dans un numéro d'*Études littéraires* : « IXE-13 » un cas type de roman de masse au Québec paru en août 1979, des chercheurs/ses ont tenté d'apporter un peu de lumière sur les mécanismes de

production, en négligeant forcément le délicat problème de la consommation. L'enquête et le sondage de lecture sont des instruments privilégiés pour explorer la sensibilité populaire tout en déterminant les goûts et les habitudes d'une fraction importante de la société.

Plusieurs s'étonneront qu'un numéro de revue écrit par et pour des littéraires présente autant d'enquêtes de consommation de livres. Il faut dire que dans le domaine de la critique littéraire, les études sur la réception des œuvres ne sont pas légion. Un certain héritage académique incite en effet à ne s'intéresser qu'à la production des livres et à délaisser le public qu'ils rejoignent. Il est d'usage de considérer que ce genre de recherche concerne beaucoup plus la sociologie que la littérature. Pourtant, les intérêts des sociologues ne sont pas nécessairement ceux des littéraires. Œuvrant dans des sphères différentes, les seconds ne peuvent que démontrer des préoccupations distinctes de celles des premiers.

Des sourires se dessinent lorsqu'on parle d'une éventuelle étude des habitudes de lecture des Québécois/es. Beaucoup diront, de façon aléatoire d'ailleurs, que les gens ne lisent pas. D'autres affirmeront que la pratique littéraire de la masse réfère à des genres de livres qui ne méritent aucune attention. La littérature se définit en effet comme une pratique dont la reconnaissance et l'utilisation appartiennent essentiellement aux milieux intellectuels. On considère donc la consommation littéraire d'une population étrangère à ce groupe comme dénuée d'intérêt.

Mais les Québécois/es lisent-ils/elles aussi peu qu'on veut bien le faire croire? Deux enquêtes, la première² menée auprès des résidents de la ville de Québec et la seconde³ parmi les habitants de la Mauricie, apportent, sur ce point, quelques éclaircissements. Alain Bergeron recueille, dans la région de Québec, un degré moyen de lecture de deux livres par mois tandis que Gilbert Gagnon révèle un taux de consommation de 2,33 livres par année. Le sociologue précise toutefois que s'il avait effectué l'enquête pendant l'hiver, période de l'année que les répondants/es préfèrent pour s'adonner à la lecture, la quantité de livres lus aurait été supérieure. Certaines personnes jugeront ces taux de pratique littéraire acceptables, d'autres les considéreront trop

faibles. Quoi qu'il en soit, les résultats recueillis par les deux chercheurs remettent en question les visions apocalyptiques des prophètes de l'analphabétisme et de l'ignorance crasse.

La réception des livres ne suscite pas qu'indifférence. Plusieurs chercheurs/ses et théoriciens/nes de la littérature tels/les Robert Escarpit, Nicole Robine et Jean-Paul Sartre mettent en valeur l'importance de la lecture et soulignent son rôle essentiel en définissant le fait littéraire comme une communication entre un émetteur et un récepteur. Robert Escarpit dira :

Il est évident que la littérature n'est littéraire qu'en tant qu'elle est lue. Ainsi que l'écrit Jean-Paul Sartre: «l'objet littéraire est une étrange toupie qui n'existe qu'en mouvement. Pour la faire surgir, il faut un acte concret qui s'appelle la lecture, et elle ne dure qu'autant que cette lecture peut durer. Hors de là, il n'y a que des tracés noirs sur le papier»⁴.

Antoine Spire affirme, pour sa part, qu'il n'y a pas de lecture innocente ni de livre neutre. Il présente les «œuvres faciles» (l'expression est de Spire) comme des véhicules privilégiés de l'idéologie dominante: «On sait du reste que les lectures les plus faciles sont aussi généralement saturées d'une idéologie facile à lire et facile à vivre puisqu'il s'agit de l'idéologie dominante⁵». Dans quelle mesure les livres religieux, le théâtre burlesque ou des romans comme *IXE-13* se font-ils les générateurs de l'idéologie dominante? Et jusqu'à quel point le public d'une catégorie de livres ou de théâtres particuliers regroupe-t-il les victimes de cette idéologie? Une étude de consommation de livres ou de fréquentation de théâtres ne peut à elle seule répondre à ces questions. Elle offre cependant la possibilité de mesurer des sympathies et des antipathies littéraires, de circonscrire des centres d'intérêt et de cerner des objectifs de pratique culturelle. Elle permet en fait de vérifier des présupposés et de comprendre comment le message est perçu.



C'est dans cette optique qu'ont travaillé les collaboratrices qui ont participé à ce numéro. Pour la plupart des auteures, le sondage ou l'enquête de lecture s'inscrit dans le cadre de recherches ou de thèses en cours dans des champs fort diversifiés comme on peut en juger: Caroline Barrett expose

ici les premiers résultats de sa thèse de doctorat sur les best-sellers. Chargée de recherche à l'Institut québécois de recherche sur la culture (Québec), Christine Eddie prépare actuellement un doctorat sur la production téléromanesque québécoise des années 1960-1980. Claude-Marie Gagnon est chercheuse postdoctorale affiliée à l'université Laval et à l'I.Q.R.C. (Montréal) où elle effectue des travaux sur la littérature populaire religieuse. Auteure d'un ouvrage sur le théâtre burlesque, Chantal Hébert achève une thèse de doctorat sur les modèles du burlesque québécois. Vivian Labrie est chercheuse à l'I.Q.R.C. (Québec) où elle est responsable d'un projet sur la production et la consommation de la littérature. Sylvie Provost travaille actuellement à une enquête sur la consommation de la littérature québécoise en fascicules et prépare une thèse de doctorat sur la lecture de loisir des Montréalais. Marie-José des Rivières est chargée de recherche à l'I.Q.R.C. (Québec) et poursuit sa thèse de doctorat sur le fait littéraire dans la revue *Châtelaine* (1960-1975).

Sylvie Provost cherche à définir de façon précise le type de lecteurs/rices qu'avait rejoints/es la littérature en fascicules ainsi que le degré réel de sa consommation. Celle-ci n'est pas liée à une classe sociale particulière, mais plutôt à l'ensemble de la population de cette époque. Il y avait autrefois une certaine proportion de la population qui lisait un nombre important d'œuvres québécoises. Une étude menée actuellement démontre que l'ensemble des Québécois s'oriente de plus en plus vers une pratique de livres étrangers, d'abord américains et ensuite français. Le dépouillement des réponses obtenues permet de parler, sans hésitation, d'une double domination culturelle : américaine, d'abord et avant tout, puis française.

Chantal Hébert présente les résultats d'un sondage portant sur la fréquentation des spectacles de comédies burlesques par le public québécois. Elle évalue l'attrait de ces spectacles sur la consommation, identifie les fonctions qu'ils peuvent remplir et cerne les facteurs qui favorisent cette activité. Inscrits dans le sillage d'une culture dite « de divertissement », les spectacles burlesques n'impliquaient pas d'initiation à un prérequis culturel savant. En dispensant le consommateur de tout effort supplémentaire, une fois sa journée de travail

terminée, ces productions l'assuraient d'un plaisir immédiat et instantané.

Comment les données du Bureau of Broadcast Measurement (BBM) peuvent-elles nous renseigner sur le public des téléromans ? Christine Eddie esquisse une analyse de ces données. Celle-ci lui permet de tracer un portrait type de l'amateur/e de téléroman : une spectatrice de plus de 35 ans et généralement ménagère.

Marie-José des Rivières décrit les principales caractéristiques du fait littéraire dans *Châtelaine* de 1960 à 1975 par le biais d'une étude des nouvelles et extraits de romans. Elle scrute d'abord le public lecteur et l'ensemble des auteurs/es (parmi lesquels/les on trouve une étonnante proportion d'écrivains/es littéraires). Et sera-t-on surpris d'apprendre que la majorité des lectrices de *Châtelaine* marquait une préférence pour les textes dits... moins savants ? Plus ou moins reconnus, les trois cents textes de fiction de ces quinze dernières années forment pourtant la trame d'une très longue histoire d'imagination au sujet de la Québécoise.

Le phénomène des best-sellers, analysé par Caroline Barrett, bouleverse les frontières strictes entre la littérature et la paralittérature. À l'instar du/de la lecteur/rice de livres religieux ou du/de la spectateur/rice de burlesque, l'amateur/rice de best-sellers est aussi victime de préjugés. S'il (elle) ne lit pas d'emblée du Nouveau Roman, il/elle s'intéresse par contre à des œuvres d'une remarquable complexité telle *Les Chemins de la Maison Haute*.

Le portrait robot du/de la lecteur/rice de vies de saints pourrait-il être dessiné d'après les bigotes demoiselles Latruche dépeintes par Roger Lemelin ? Claude-Marie Gagnon en doute et nous apprend qu'à l'instar d'*IXE-13*, le *Journal* de Gérard Raymond — un des best-sellers de son époque — était une lecture d'adolescents/es. Ceux/celles-ci ont-ils/elles été intoxiqués/es par ces naïves hagiographies, cliché qui circule encore dans nos milieux littéraires ? Pas du tout puisqu'une forte majorité avoue que ces livres représentaient ce qu'ils/elles avaient envie de lire à ce moment précis de leur existence. De là à mettre en rapport cette lecture avec la crise d'ascétisme pubertaire, il n'y a qu'un pas. Si cette littérature est aujourd'hui disparue, le rigorisme

adolescent est bien vivant et se manifeste, par exemple, dans l'ascèse sportive et dans le rêve utopique d'une mère au foyer...

Vivian Labrie nous entraîne dans le monde de... la nourriture. Parallèlement aux travaux de Barker et d'Escarpit, elle démontre que, dans les sociétés alphabétisées, il existe une association réelle, concrète et étroite entre les conduites qui sont liées à l'usage de la nourriture et celles qui sont liées à l'usage de l'écriture. Entre les Alphabits et le commentaire « les livres, moi j'en mangerais », la distance est-elle si grande ? Les textes destinés aux enfants associent fréquemment l'écriture et la nourriture, mais de façon conflictuelle. Il faudrait alors inventer un plaisir de l'alphabétisation parallèle à celui de la nourriture.

Tous ces travaux rejettent d'emblée le postulat selon lequel le mercantilisme et la littérature ne font pas bon ménage. Pour une fraction importante de la société québécoise, la véritable littérature ne se définit pas nécessairement par sa légitimation universitaire mais plus simplement par son rôle d'activité de loisir. Ni trop « savante » ni trop anodine, elle captive et détend le lecteur.

Nous remercions Caroline Barrett, qui joint à l'œil critique l'œil typographique, pour s'être chargée de la lecture définitive des articles. Nos remerciements vont également à Marie de Carufel pour le travail de dactylographie et la mise en forme.

Département des littératures
Université Laval

Notes

- 1 Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971, p. 253.
- 2 Alain Bergeron, *Les Habitudes de lecture des Québécois*. Rapport de recherche, Université Laval, Institut supérieur des sciences humaines, coll. « Instruments de travail », n° 1, 1973.
- 3 Gilbert Gagnon, *Habitudes et comportements des lecteurs : région de la Mauricie*, Québec, Service des bibliothèques publiques, 1970.
- 4 Robert Escarpit et al., *Le Littéraire et le Social*, Paris, Flammarion, 1970, p. 18.
- 5 Antoine Spire, *La Bataille du livre*, Paris, éd. Sociales, 1976, p. 20.